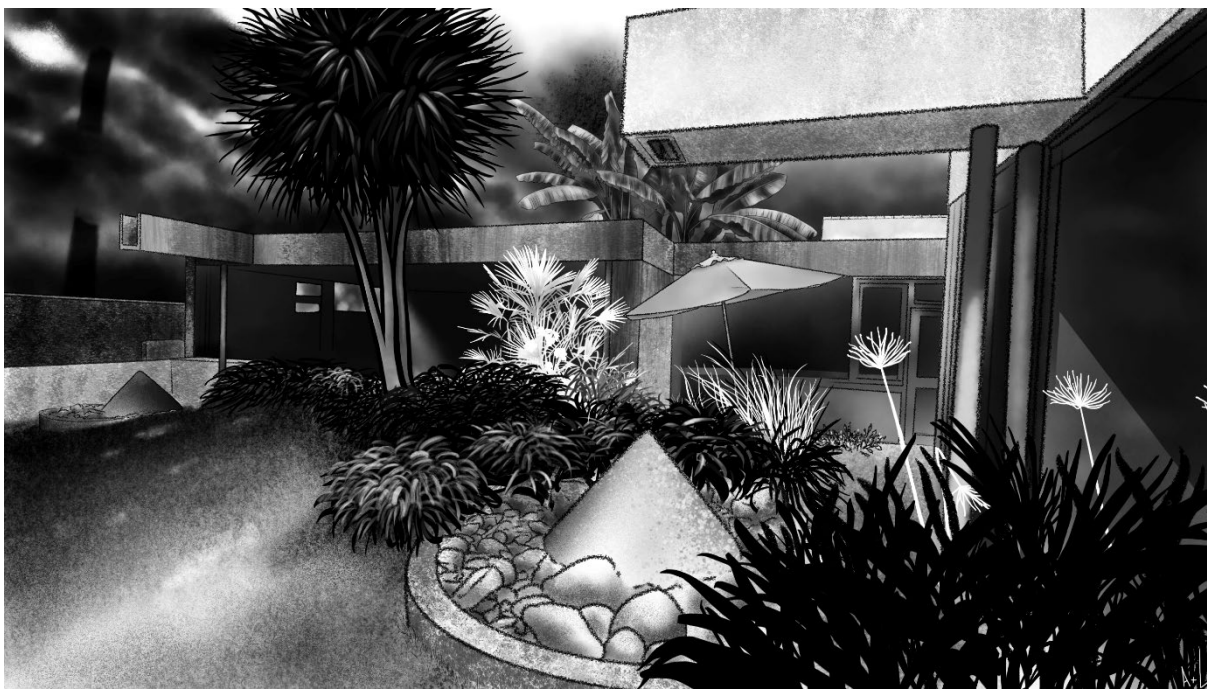




Dialogues

Me voilà de retour, quarante ans après. Mon fils Paul me guide vers l'entrée. L'odeur humide, végétale, du parc, me parvient déjà. Se mêle à celle, vivace, de la rade. Ma main rencontre le muret de béton. La levant en un geste d'attente, je suspends notre avancée. Me penche. Effleure la surface finement granuleuse. Envie de les sentir. Les visualiser. Du bout de l'index je dessine le contour en creux de chaque lettre. Sensation du rotring dans un normographe. Ostaleri ar yaouankiz. Auberge de jeunesse en breton. La police de caractères à elle seule m'émeut. C'est celle d'une époque révolue. Mais encore tellement vivante en moi. Une ère de renouveau, d'audace, de joie. Yaouankiz. La mienne me semblait inaltérable. Illusion.

Paul me prête son bras. Nous longeons le banc de bois en méandre, limite poreuse entre cheminement et végétation, traversé par les troncs de deux palmiers. À gauche, la première fontaine. Enchâssé dans le verre de la façade, le cube de béton nous aspire. Je laisse ma main glisser sur les veines laissées par le bois de coffrage. Lignes douces et vibrantes. De l'autre côté du miroir, le silence est puissant. Personne à l'accueil, constate mon fils. Et dans le vaste séjour que nous surplombons, personne non plus. Je me dirige vers la droite. Il me suit. Nous empruntons la galerie suspendue, vers les chambres. Tendue entre les deux bâtiments, les pénétrant à chaque extrémité. Mettant ses cannelures extérieures à ma portée. Je les caresse.

Cette sensation de pleins et de creux, la douceur brute, fraîche, du béton, me ravit. Plus encore qu'autrefois.

Dans le volume de la chambre, quatre lits paraissent flotter. Quatre couchages tels des livres ouverts à la couverture de bois. Qui donnent envie d'y déposer son corps le temps d'un songe. Je saisis le fin montant de l'une des deux échelles. Seuls les traits nécessaires ont été dessinés. Élégance, sobriété, évidence.

Je pose mon sac sur l'un des lits hauts. Mon fils proteste un peu puis, résigné, prend le lit du dessous. J'ai toujours préféré être en haut. Une amie autrice va nous rejoindre, puis une autre la semaine prochaine, après le départ de Paul. La résidence d'écriture dure plusieurs mois. Elles prendront les couchages du bas, je les connais. Le quatrième lit sera occupé lui aussi. Je ne sais pas encore par qui.

Paul a envie de lire dans la grande salle commune. Face au parc, à la mer et aux mâts des bateaux. Nous retraversons la galerie. Descendons. Les moellons de la cheminée sous mes doigts m'évoquent les soirées passées ici. Le feu que nous partagions. Notre petit groupe d'étudiants d'UP7. Et lui, notre professeur. L'Architecte. Le créateur de ce lieu.

Nous prenons place sur la banquette de bois, le long de l'immense baie vitrée. Il y a quelques coussins ; mon fils m'en donne un. Je sens la chaleur du soleil. Lui adresse mon visage, étirant mon corps tel un iguane. Que j'aimais cette pièce ! Je n'y suis jamais retournée depuis l'accident. Être de nouveau ici est à la fois bizarre... et stimulant.



En y pénétrant pour la première fois, j'eus nettement le sentiment d'avoir franchi le seuil d'un ailleurs. Ce lieu avait beau faire partie du Moulin-Blanc, quartier portuaire de Brest, il y avait comme un porche invisible qui l'en séparait. Cet espace neuf, que sa destination voulait ouvert à tous, ne se dévoilait réellement qu'à ceux qui avaient le profond désir de s'extraire un instant du monde pour s'immerger dans une autre réalité. Ce que je fis.

Je venais d'entrer en sixième année d'études.

Sortant d'une enfance que, jugée banale, j'avais balayée, j'aspirais à m'arracher à cet ancrage pesant pour m'élever vers le beau, le nouveau, le pur.

Ma vie ne ressemblerait en rien à celle de mes parents. J'en serais la créatrice, la conceptrice. L'architecte.

Mon entrée à l'Unité pédagogique d'architecture n°7 dans l'extraordinaire vaisseau de verre avait marqué le début de cette nouvelle existence.

Les Beaux-Arts. Ce terme m'emplissait d'une joie éclatante ; je le répétais dans ma tête au rythme de mes pas longeant la Seine.

Et, contemplant le fleuve, j'y reconnaissais ce courant interne, profondément enfoui en moi, dont les remous se confondaient avec les pulsations du sang dans mes veines. Ce fleuve frémissant tel un animal sauvage que j'avais cru devoir dompter. Sentir cette rivière souterraine sur le point de sourdre me ramenait à la vie. Une fois sortie de son lit, celle-ci ne cesserait de s'étendre, fertilisant de nouvelles zones, créant sans cesse de nouveaux écosystèmes.

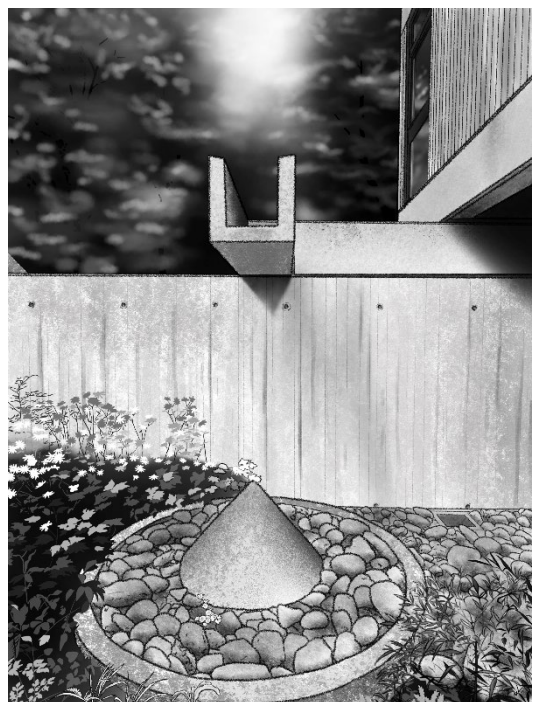
La découverte de l'Auberge de jeunesse, où nous allions séjourner pour un atelier d'un mois avec Roland Schweitzer, son concepteur et notre professeur, fut l'un des moments les plus forts de ma vie. Une révélation architecturale. En y entrant, je ne savais évidemment pas que ce lieu serait pour moi bien plus que cela.

Je m'y aventurai d'abord seule. Sans explication, sans analyse. Il était essentiel pour moi de me confronter aux émotions brutes qu'il allait susciter. D'entrer en conversation avec lui.

Ma première fascination eut pour objet les fontaines.

Ayant gravi l'un des escaliers extérieurs, massif élément de béton aux vides subtils, je posai le pied sur un caillebottis. Puis sur une pelouse. S'offrait un espace inattendu, poétique. Onirique.

À mes yeux s'imposait une insolite fontaine. Elle faisait écho à celle de l'entrée, que j'avais aperçue malgré mon attention détournée par notre groupe d'étudiants chahuteurs. Pointant du sol, un étrange cône de béton au centre d'un cercle rempli de galets. À son aplomb, émergeant du bandeau supérieur du bâtiment, un audacieux parallélépipède de béton percé d'un rectangle en son extrémité. Ce surprenant dispositif était le système d'évacuation d'eaux pluviales le plus original que j'eusse jamais vu. Le plus charmant aussi. Des agapanthes prospéraient autour, allant jusqu'à s'étendre le long des façades rectilignes. Un bouquet de cordylines esquissait ses troncs élancés,



faisant éclater au-dessus du toit-terrasse les innombrables flèches de son feuillage. À l'arrière-plan, d'exubérants bananiers laissent luire leurs feuilles au soleil. Le bandeau supérieur, assurant l'unité des redents de la façade, couronnait la transparence de l'une des salles à manger avant de s'achever en une seconde gargouille. En-dessous se dressait, énigmatique, un autre cône dans son cercle de galets. Le lingam uni au yoni. La complétude du monde. J'espérais de tout mon cœur qu'il plût au cours de notre séjour pour avoir la chance de voir ces merveilleuses fontaines prendre vie !



Quand je me lève pour faire le tour du site, Paul esquisse un mouvement pour m'accompagner. Je lui dis qu'il peut rester lire. Il n'a pas à se faire de souci pour moi. Je connais l'Auberge par cœur. J'en ai parcouru le moindre recoin, dessiné chaque détail. Les années n'ont rien effacé. Et je veux être seule pour ces retrouvailles. Comme la première fois. Un dialogue entre mon âme et celle de ce lieu. Au fond du séjour, à quelques pas de là où j'étais assise, se trouve l'escalier. Je descends. Mes doigts s'attardent sur le voile de béton sculpté par les planches inégales du coffrage. Les stries du bois me paraissent si vivantes... J'arrive dans la salle que j'appelais « le terrarium », parce qu'une vaste baie donne sur une zone en gradins plantée d'une végétation sauvage. Y surprendre un reptile n'aurait rien d'étonnant. Ma main suit le comptoir de bois, puis une cloisonnette servant de dossier à un banc. Enfin les minces lames métalliques de l'imposant radiateur dont je joue telle une harpiste. À côté, la porte. Je sors.

Dehors, je quitte mes escarpins. Envie de sentir ce lieu à travers tout mon corps. Graver en moi ses lignes déjà inscrites. Je sens sous mes plantes les petits carrés aigus du caillebottis. Tend ma jambe vers la gauche. Les galets sont toujours là, au pied du pilier. Je me souviens de leur couleur. Mauve. Mon index trouve l'un des trous de banche du poteau. S'y attarde. Je marche tout droit, comptant mes pas. Réflexologie des dalles gravillonnées. Ombre portée de la galerie suspendue. Je pense à l'arrondi délicieux que prennent ses cannelures avant de s'arrêter en sous-face. Enfin mes mains tendues touchent la gaine d'ascenseur. Rudes, d'une violente sensualité, des côtes verticales rugueuses en animent la surface. J'en perçois les multiples arrêtes, les granulats émergeant, frappée par leur grossière délicatesse. Tournant à angle droit, je passe sous la galerie. Mon pied gauche rencontre la limite des dalles gravillonnées. À côté, les mêmes galets mauves. Je m'amuse à marcher dessus. Encore un

voile banché de planches inégales, décalées. Veinées. Sensation exquise qui se poursuit sur le muret-jardinière que je longe. C'est à croire que l'Architecte a créé toutes ces textures pour mon seul plaisir !

Le soleil chauffe à présent ma peau. Je chemine sur les pavés autobloquants, entre les murets-jardinières qui accueillent fougères, azalées et rhododendrons. Au bout de quelques pas, il me suffit de lever le bras pour rencontrer la main courante en bois. Je commence à monter. Une fougère profite de l'étroit écart entre l'escalier et le limon pour me chatouiller la cheville. Du bout des orteils je sonde le creux sous chaque marche.

De l'équilibre entre les pleins et les vides naît l'harmonie.

Du dialogue entre masse et légèreté.

Entre présence et absence.

Opacité et transparence.

Structures organiques, orthogonalité.

Intérieur et extérieur.

Végétal et minéral.

Mots et silences.

Je sens sous mes pieds le caillebottis. Puis la pelouse. J'atteins l'espace magique des fontaines. La fonction première des cônes est d'éviter le bruit de l'eau tombant sur les pierres. Ils contribuent aussi à l'unité de la composition en la ponctuant. À mon sens ils sont bien plus que cela. Leur rôle transcende celui voulu par l'Architecte. Appliquant mes mains sur leur surface grenue, je revis tous nos moments joyeux. Nos repas, les séances de dessin au soleil, nos rires sous la pluie quand nous dansions sous les cascades...

Pieds nus dans l'herbe, je laisse le relief naturel m'entraîner. L'ombre m'enveloppe soudain. Je suis dans la forêt de palmiers. Leurs troncs velus titillent mes paumes. J'effleure au passage la mousse recouvrant un muret, comme on caresserait un chat familier. La courbe du chemin m'entraîne à l'écart de la construction. Je la revois, semblable à un gigantesque organisme assoupi. Mieux qu'épouser le terrain, elle le complète. Aux arrondis répondent les lignes. Parallèles. Perpendiculaires. Trame singulière et éloquente.

Le vent fait grincer les troncs des palmiers. Je frémis. Hésite. Si je poursuis, j'arriverai à l'endroit précis. Là où une partie de moi m'a été ôtée.

Pendant quelques minutes je reste immobile, le front appuyé contre le vieux marronnier.

Puis je fais demi-tour.



Assise sous les voûtes végétales du majestueux tilleul, je dirigeai mon regard vers l'aile des chambres qui se profilait à ma droite. La contemplation de sa façade nord me procurait un intense sentiment d'harmonie, de quiétude. Le rez-de-chaussée, presque entièrement vitré, disparaissait en partie derrière un massif de plantes variées. L'étage semblait flotter, étirant son horizontalité parmi les galbes du paysage. Les douces verticales du bardage de bois et les baies reflétant le ciel d'été produisaient avec ses longs bandeaux de béton un accord parfait. Dans son prolongement, la galerie suspendue, seulement percée d'un fenestron carré, assurait la continuité de ces lignes tout en offrant à l'œil la possibilité de se projeter au-delà du bâti. Cette intrication entre l'œuvre humaine et la nature conférait à l'ensemble une cohérence que je n'avais observée dans aucun projet architectural.

D'une traite je rédigeai mon premier poème. Première empreinte de l'Auberge sur moi. Première interprétation de sa luxuriance. Notre premier dialogue.

Troncs et feuilles vers le ciel

Vert

Palmiers pointés, dressés

Verticalité

L'œil perce les frondaisons

Derrière

Se fond et se révèle

Bois, béton, verre

Lignes fines, affirmées

Clarté

Horizontalité

Les volumes évoluent, s'articulent

Superpositions

Fragmentation

Inattendues perspectives, étrangement familières

Trames apaisantes

C'est un havre.



Dans mon livre de bois suspendu, j'ai accueilli les souvenirs, les émotions, résurgences des jours passés ici quarante ans auparavant. Pêle-mêle, des questions, des termes, des éclaircissements, des plaisanteries, des sensations... Puis j'ai fini par m'assoupir.

Soudain, j'ai le sentiment qu'on m'appelle. Pourtant mon fils dort, j'entends sa respiration régulière. Je me tourne vers la présence ressentie. Face à moi. Dans l'autre lit haut. Il est là. C'est comme si je le voyais. Et l'entendais.

— Bonjour, chère consœur.

— Roland ?

Ai-je murmuré ? Aucun son ne semble avoir été émis. Pourtant il me répond.

— Oui, c'est moi. Je viens te rendre visite, chère consœur. Comment vas-tu ?

— J'aurais aimé être ta consœur. Hélas, je n'ai pas pu.

— Bien sûr que si. Tu l'es en écriture. Nous parlons le même langage. Je l'ai perçu dès le début.

— J'aurais voulu être architecte, tu le sais.

— Tu as des regrets ?

Sa voix est soucieuse, pleine d'empathie. La question mérite réflexion.

— Eh bien, non, je ne crois pas. Je pense avoir fait ce que je devais faire.

— Tu as parfaitement raison. À l'origine tu es venue pour concevoir des espaces, interroger notre rapport à l'environnement, produire des ambiances, ouvrir des dialogues... mais pas à travers l'architecture.

— C'est par l'écriture que je le fais. Par mes poèmes, mes nouvelles, mes romans...

— Tu excelles dans l'art de composer des rythmes, des séquences, des relations, de t'inscrire dans un cadre en y apportant ta propre énergie. Tu sais proposer une variété de lectures, plusieurs échelles de perception, montrer l'universel comme le détail, mettre en lumière les petits recoins. Tu places l'humain au cœur de l'environnement autant que l'environnement au cœur de l'humain. Ton univers n'est pas figé, il est extensible.

— Je crois que mes années d'études en architecture m'influencent. Forcément.

— En architecture comme en littérature, il s'agit de créer des espaces de dialogue. En trouvant un vocabulaire adapté pour s'adresser à l'âme individuelle comme à l'âme collective. Et ça, tu sais très bien le faire.

— Merci, Roland. Merci pour tout ce que tu as transmis. Pour tes cours. J'aimais tellement quand tu nous montrais tes photos du Japon ! Tu sais que j'y suis allée ? Tu ne peux pas

imaginer tout ce que j'ai touché là-bas ! Tout ce que j'ai goûté, toutes les musiques qui m'ont fait vibrer, toutes les odeurs qui m'ont enivrée...

- Le Japon est une source d'inspiration inépuisable.
- Merci aussi pour ce lieu magique. Pour cette beauté, cette harmonie...
- C'est pourtant ici...
- C'est ici que j'ai été transformée. C'était mon destin.
- Alors tu n'as pas de regret ?
- Non, j'ai accepté ce que je ne pouvais changer.
- Maintenant je peux te le dire : tu étais ma meilleure étudiante. La plus sensible et la plus douée.



La pluie tombait à verse cette nuit-là. Assise seule dans la salle commune, les jambes étendues sur la banquette de bois, je lisais. Étonnamment il n'y avait personne. La façade entièrement vitrée donnant sur le parc me donnait l'impression d'être en plein cœur d'une nature sauvage, tropicale. Les palmes, agitées par le vent, ruisselaient. Leurs secousses hypnotiques les transformaient en œuvres d'art cinétique. Le tonnerre commença à gronder. Je posai mon livre. Éteignis la lumière. Mes yeux ne tardèrent pas à s'accoutumer à l'obscurité et je distinguai bientôt les silhouettes des palmiers et de la galerie suspendue menant au bâtiment où était ma chambre. Plus loin, d'autres arbres du parc. Et les grands pins du port. La fréquence des éclairs s'accrut, fracturant le ciel en toute direction, et il me sembla que le bâtiment entraînait en vibration. Terriblement excitée je me levai, mue par une irrépressible envie de sortir. Je n'avais jamais vu d'orage sur la mer. En allant tout au bout, au fond du parc, je pourrais admirer son déchaînement.

Je portais une simple robe de coton qui fut instantanément trempée. Les gouttes étaient comme des poids percutant ma peau. Mes cheveux plaqués sur mes joues dégouлинаient. Me mettant à courir, je ne pus retenir un cri de joie. Venant du fond de mes entrailles, un élan primitif me poussait à faire corps avec cette nature, avec ce lieu que je trouvais si inspirant. Le fracas devenait assourdissant. Vite, voir la mer ! Jouir de ce spectacle brutal ! M'abreuver de cette violence sublime ! J'éclatai de rire, sous l'emprise d'une folle euphorie. Je ralentis ma course pour reprendre mon souffle. Mes mains rencontrèrent le tronc d'un grand arbre. Je l'enserrai alors de mes bras, posant ma joue contre son écorce. Du ciel fusa la lumière.



L'aube offre toujours un magnifique spectacle. En ce lieu plus qu'ailleurs, dans ce séjour immensément vitré orienté vers la mer et le soleil levant. J'aurais pu le contempler il y a quarante ans. Ce matin, je me suis simplement levée, j'ai traversé la passerelle et je suis descendue. Je suis sortie. J'étais prête. En suivant le cheminement, je suis passée devant le fusain centenaire, euonymus lucidus, dont j'ai caressé l'écorce. Il y en avait un deuxième autrefois. Encore plus vieux, encore plus haut. Au-delà des liquidambars. Et du grand marronnier.

J'y suis.

C'est ici que je suis morte, pour ensuite renaître.

Ici que la foudre m'a traversée.

Ici, en perdant la vue, j'ai cru perdre la vie.

En réalité je me suis trouvée.

Fille d'architectes, **Axelle Rallier du Baty** a développé très tôt une forte sensibilité à l'art sous toutes ses formes. Elle assume aujourd'hui sa part scientifique en tant qu'ingénieure en bâtiment et sa part artistique en tant qu'autrice et illustratrice de livres. Ses écrits explorent nos peurs, nos conditionnements, nos espoirs, nos illusions. Ils interrogent nos relations, nos choix, notre accomplissement personnel, notre liberté. Elle y insuffle émotion, poésie et humour, et transmet ses passions pour la nature, le voyage et la découverte d'autres cultures. Réel et surnaturel sont mystérieusement intriqués dans son univers onirique où tout semble possible.

Vivant sur une presqu'île du Finistère, elle fait partie de l'Association des Écrivains de Bretagne

Bibliographie :

Hasards bizarres, destins distincts, recueil de nouvelles, décembre 2023

Nosy Komba, album jeunesse, mars 2025

Mirages flous, virages fous, recueil de nouvelles, septembre 2025